

Balades culturelles entre vallée d'Aoste et Haute-Savoie



morzine
avoriaz
architectures d'une station



Sommaire

Avant propos	2
L'habitat d'une communauté agropastorale	3
<i>Pays, paysage : une mutation irréversible</i>	
Du tourisme de villégiature aux trente glorieuses	9
<i>Morzine à la fin du XX^e</i> <i>Un tourisme de villégiature</i>	
Avoriaz, de l'alpage à la station	17
<i>Historique</i> <i>Le plan d'urbanisme</i> <i>Architecture de la station</i> <i>Quelques réalisations emblématiques</i>	
Conclusion	42
Sources bibliographiques et remerciements	43



9 782910 618216

Juin 2007
ISBN : 978-2-910618-21-6



Les paysages changent, les coutumes se transforment et l'habitat évolue au fil des générations... Mais pourquoi et comment ?

Au milieu du XX^e siècle, le Savoyard a changé de vie. Hier paysan, il est devenu artisan, moniteur de ski, perchman, hôtelier, parfois même il a gagné la ville voisine pour s'embaucher comme ouvrier. Sa vie, encore hier étroitement liée aux saisons qui rythmaient son quotidien, s'est parée d'autres repères. De la saison d'estive en alpage, l'été s'est transformé en périodes de vacances, de voyages... Son horizon s'est ouvert vers de nouveaux pays, de nouvelles traditions, de nouveaux savoir-faire dont il s'est bien sûr enrichi, et dont il s'inspire alors pour construire, vivre, habiter sa montagne. De ce creuset d'inspirations diverses naît comme une confusion des genres et l'on voit sortir de terre des maisons plus ou moins librement inspirées de l'habitat typique des régions helvétiques, influencées par celles du Tyrol autrichien ou carrément marquées d'influences finlandaises... Alors la pierre devient apparente, le bois revient en force, chacun pensant de bonne foi respecter un style dit "traditionnel"... Mais de quelles traditions s'agit-il ? Des nôtres ou de celles des voisins ? D'autres Savoyards ? De Transalpins (et donc encore alpins), ou de plus lointains montagnards étrangers à la culture alpine ?

Une mutation profonde du bâti

Aujourd'hui, la maison n'a plus vocation à héberger une exploitation agricole. Les fonctions de l'habitat ayant changé, sa conception même a évolué, s'est libérée des contraintes fonctionnelles pour tendre vers plus de confort et surtout vers un style plus ostentatoire comme reflet et affirmation du niveau de vie de ses occupants. Morzine comme bien d'autres villages de montagne a subi cette mutation profonde de son paysage bâti qui, en l'espace de quelques décennies, est passé de la ferme au chalet. Mais l'un n'a pas chassé l'autre et même si on retrouve très peu d'exploitations agricoles sur le territoire communal, les anciennes maisons et granges ont été transformées en résidences principales ou secondaires, conservant les caractéristiques de l'habitat traditionnel.

La singularité de Morzine est sans doute d'avoir développé sur son territoire deux stations de ski d'origine quasiment opposées : Morzine 1000, le bourg ancien devenu station de 1^{ère} génération entre les deux guerres et Avoriaz, station de 3^{ème} génération, bâtie ex-nihilo sur un alpage à 1800m d'altitude. Toutes deux présentent un type d'habitat diamétralement différent qui raconte toute l'évolution de la commune et la transformation de sa population passée de la paysannerie au tourisme.

Ces mutations profondes doivent-elles pour autant légitimer une banalisation de la construction et l'affranchir de ses fondements vernaculaires ? Doit-on construire ici comme ailleurs ? Comment conserver l'identité locale tout en la faisant évoluer vers une conception plus moderne, avec des matériaux mieux adaptés à nos besoins ? Comment la technologie peut-elle servir les traditions tout en les respectant ? Les réponses à ces questions ne s'imposent pas d'emblée et pourraient donner lieu à un large débat que ce livret ne prétend ni ouvrir, ni régler. Son objectif est simplement d'offrir des clés d'interprétation pour mieux comprendre les diverses typologies de l'habitat de Morzine-Avoriaz, selon ses fonctions, les altitudes, les périodes de son histoire et les besoins de ses habitants, permanents ou vacanciers.

Bâtir aujourd'hui les paysages de demain...

Gardons-nous de copier les magazines de décoration qui étalent sur papier glacé des constructions conçues comme des décors de théâtre et quelquefois bien étrangères à la noblesse du travail des artisans locaux, charpentiers et menuisiers, qui ont forgé l'image actuelle de Morzine et son unité architecturale. Mais gardons-nous également de pasticher l'ancien, comme unique référence de l'art de bâtir... Alors, connaissant le passé et bénéficiant des techniques actuelles, on pourra laisser libre court à sa créativité pour adapter les matériaux et techniques actuels à un art de bâtir et un art de vivre contemporains.

Ainsi pourra-t-on construire l'avenir, c'est-à-dire les paysages et l'environnement de demain.





L'HABITAT D'UNE COMMUNAUTE AGROPASTORALE

pays, paysages : une mutation irréversible

Le "visage" d'un pays est d'abord modelé par son climat et sa géologie. Mais son paysage prend aussi les contours de ceux qui l'habitent. L'observer, c'est lire la vie que ces hommes ont menée sur ce territoire, les relations étroites qu'ils ont entretenues avec leur environnement. Dans ce décor ouvragé par la main de l'homme, la maison est un peu comme une signature qui affirme la relation entre l'homme et la terre.

Et de tout temps, le paysage a été modifié par l'homme. Dès le Moyen-Age, les mouvements monastiques largement présents dans ce territoire du nord de la Haute-Savoie ont participé à ce changement. Les moines défricheurs furent à l'origine des grands mouvements de "colonisation" de la montagne : la conquête des alpages, le développement de l'élevage, la collecte du lait et la fabrication de fromages et autres produits laitiers en sont les témoignages encore vivants de nos jours... Ces diverses méthodes pour apprivoiser la nature vont se poursuivre et même s'intensifier au fil des siècles. A tel point qu'au XVIII^e siècle, l'alpe connaît son apothéose : pas un pan de montagne n'est laissé en friche, pas un carré ne reste inculte ...

Morzine suit fidèlement ce modèle de conquête et reconquête de l'espace naturel. Ici, comme dans toute la vallée d'Aulps, les moines de l'abbaye d'Aulps ont permis non seulement la conquête des alpages mais aussi la formation des paroisses de la vallée. Le développement de l'Abbaye d'Aulps guidera celui de l'agropastoralisme jusqu'à son apogée au XIX^e siècle. L'ouverture d'une vraie route vers Thonon (1880), la naissance du thermalisme sur les bords du Léman, la création de la Route des Grandes Alpes et l'arrivée des premiers autocars du PLM, faciliteront l'ouverture de Morzine vers le monde moderne et participeront au développement du tourisme.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle la montagne est ainsi largement habitée et cultivée. Mais rapidement la vague déferlante du tourisme va lui faire prendre un autre virage. C'est d'abord celui du déclin de l'agriculture : la montagne se dépeuple, l'homme redescend dans la vallée et n'occupe plus les pentes qu'en hiver pour le ski ou l'été pour accompagner les excursionnistes sur les sommets. Le paysage suit cette mutation sociologique : la forêt, jadis exploitée pour son bois et pour gagner des pâturages, envahit de nouveau les zones d'alpage et regagne le fond de vallée pour s'approcher des bourgs. Son extension entraîne la disparition non seulement des zones de pâture mais également celles des chalets d'alpage. Peu à peu, l'équipement industriel touristique (remontées mécaniques d'abord puis ensuite stations de 3^e génération) se substitue aux "carrés foinés", alors que dans les fonds de vallée se développe une urbanisation galopante où le meublé de tourisme et l'hôtel prennent la place des maisons traditionnelles...





L'HABITAT D'UNE COMMUNAUTE AGROPASTORALE

pays, paysages : une mutation irréversible

Le Chablais, un massif au climat rude

Le Chablais est la région la plus septentrionale de la Haute Savoie, bordée au nord par le Léman (Thonon, Evian,...), au sud par le Haut Giffre (Samoëns, Sixt,...) et à l'ouest par le Genevois haut-savoyard. Le Chablais se divise également en trois parties distinctes : le Plateau de Gavot au dessus d'Evian (Bernex, Saint Paul en Chablais,...), le Bas Chablais formé par les localités de la rive sud du Léman, et le Haut Chablais composé de diverses vallées : celle d'Aulps (Morzine, Saint Jean d'Aulps,...), d'Abondance (Châtel, Abondance,...), la vallée du Brevon (Bellevaux,...), vallées auxquelles on peut ajouter la vallée Verte puisque le canton de Boège est administrativement rattaché au Chablais (arrondissement de Thonon) bien que la Ménoge, rivière qui la traverse rejoigne le Giffre, donc le Faucigny.

Le Chablais est un massif de Préalpes calcaire caractérisé par un climat rude et abondamment arrosé. Ce qui se traduit par un abaissement des limites de la végétation naturelle dû à des hivers longs et à un enneigement souvent persistant à faible altitude. Ce phénomène climatique vient compenser la modestie des sommets chablaisiens. Sur le Plateau de Gavot, la Dent d'Oche se hisse à peine à 2221 m, tandis que les sommets de la vallée d'Abondance (Mont de Grange à 2433 m et Cornettes de Bise à 2432 m) tentent de voler la vedette aux Hauts Forts qui, au dessus d'Avoriaz, font culminer le Chablais à 2466 m !

Mais ce climat rude se traduit aussi par des printemps pluvieux qui assurent une parfaite pousse de l'herbe tandis que l'altitude modérée des alpages préserve la pelouse alpine de l'aridité des sommets. L'amplitude thermique entre la nuit et le jour, favorable à la diversité botanique vient encore renforcer le caractère de ce climat qui, allié à la nature des sols, forme des conditions idéales pour développer l'agropastoralisme : une vraie "montagne à vaches" !

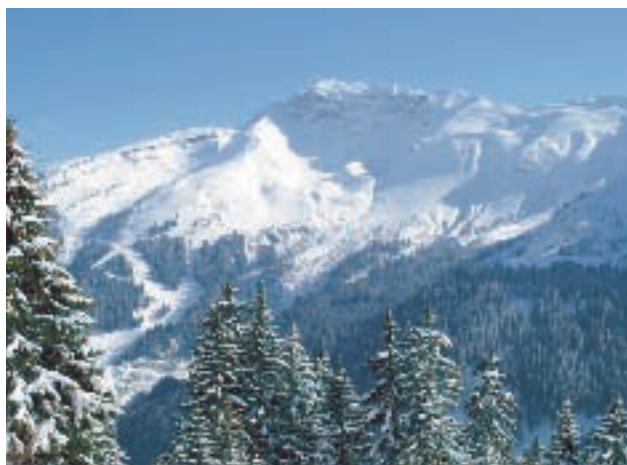
Morzine et le Haut Chablais

La commune de Morzine occupe la partie supérieure du Haut Chablais, à une trentaine de kilomètres de Thonon. Adossée aux contreforts des Dents Blanches sur le secteur des Terres Maudites, voisinant avec le Valais suisse par les cols de Cou et de Chavanette qui furent longtemps des voies de passages (commerce, émigration, contrebande...), Morzine présente curieusement des délimitations administratives qui ne coïncident pas avec les limites des bassins versants de la Dranse de Morzine qui prend sa source au pied des Terres Maudites. En effet, les communes de Samoëns et Verchaix débordent largement sur le fond de la Vallée de la Manche (Lac des mines d'Or) et sur la Vallée de la Lanche (Col de Joux Plane). Une curiosité qui s'explique par les procès qui ont longtemps divisé les paysans dépendants de l'Abbaye d'Aulps et ceux de l'Abbaye de Sixt. Ces derniers, arrivés par le col de la Golèse, revendiquaient "le droit du sol" pour avoir été les premiers à occuper et exploiter ces terres bien avant l'arrivée des moines d'Aulps.

Une communauté de montagne

Dès le XII^e siècle et sous l'influence des moines de l'Abbaye d'Aulps, la vie communautaire s'est donc naturellement développée sur les pentes de Morzine. Le besoin de s'affranchir de l'Abbaye va amener la communauté morzinoise à former des confréries (Confrérie du Saint Esprit au XV^e siècle), puis à ériger une chapelle en 1498 qui sera administrée par un premier curé en 1505. En 1606, Saint François de Sales en mission en Chablais pour lutter contre le Réforme, reconnaît l'éloignement de l'abbaye (un seul curé ne peut officier sur un territoire si étendu) et érige Morzine en paroisse indépendante. En 1690 on construit une église qui sera transformée en 1734 et couverte par les premières ardoises qu'on vient de découvrir dans la Vallée de Sous le Saix (Vallée des Ardoisières).

Dans cette haute vallée plutôt encaissée, aux versants fortement marqués par le relief, Morzine a développé au fil des siècles une communauté montagnarde vivant quasiment en autarcie autour du bois et du fruit de l'alpage même si le commerce fut de tout temps effectif avec les gros bourgs commerçants comme Taninges ou avec le Valais par des cols qui constituaient aussi des voies de passages pour les pèlerinages (Sion, Saint Maurice,...). La nature même des voies de communication explique aussi cet enclavement : la route reliant Morzine à Thonon n'a été achevée qu'en 1880, ramenant ce "voyage" de 4 jours à une seule journée !





L'HABITAT D'UNE COMMUNAUTE AGROPASTORALE

pays, paysages : une mutation irréversible

Deux à trois maisons.

Pour suivre le cycle de l'herbe, l'homme va avoir besoin de se déplacer et vivre au rythme de sa pousse. A une époque où l'on ne se déplace qu'à pied, cette contrainte végétale va lui imposer d'avoir plusieurs maisons afin de ne pas perdre de temps en chemin. A côté de la maison du village (la maison principale où l'on passe tout l'hiver), le paysan possède donc une autre habitation "la maison du milieu" qu'on peut aussi qualifier de "chalet du milieu" tant sa fonction agricole est prépondérante et le bois qui la compose majoritaire. C'est une construction un peu plus rudimentaire que celle du village et à environ deux heures de marche, qui va lui servir dès le printemps. Cette maison occupe souvent les coins les plus reculés en fond de vallée (L'Erigné, le Charny, les Covagnes, Les Maisons de Zorre...). La troisième maison, cette fois beaucoup plus rudimentaire puisque son occupation se limite aux deux mois d'estive, "de la Saint Jean à la Saint Michel", c'est le chalet d'alpage situé encore plus haut, à la limite de la forêt (Avoiaz, le Crôt, La Léchère, Nyon Guérin, Chavanette dont l'étymologie vient justement de "chavanne" et "chaume").

La maison

On a souvent qualifié la maison traditionnelle savoyarde de "maison-outil" tant il est vrai qu'elle renferme tout le nécessaire à la vie quotidienne quelle que soit la saison. Ainsi la maison est à la fois lieu de repos, de repas et de rassemblement de la cellule familiale bien sûr, mais aussi lieu de travail, lieu de stockage des réserves indispensables au long hivernage, abri des animaux domestiques, du matériel, des biens de la famille,... Ces principes de base sont incontestablement communs à toute la montagne de France pour ne pas dire du monde entier. Mais loin d'avoir conduit à une uniformité de construction, ils ont amené à une grande diversité attribuant à chaque territoire, à chaque massif, à chaque vallée, mais aussi à chaque altitude, quelquefois même à chaque versant, un type d'habitat. Il suffit de faire quelques kilomètres, de changer de vallée, pour observer déjà des différences, comme celles entre la vallée d'Abondance et la vallée d'Aulps.



Les Hauts-Forts : 2466m

Le Pléney surplombant la vallée de Morzine >





L'HABITAT D'UNE COMMUNAUTE AGROPASTORALE

pays, paysages : une mutation irréversible

Pas de modèle type mais des caractéristiques locales

S'il n'existe donc pas de "modèle-type" de la maison morzinoise (encore faudrait-il définir à quelle maison et à quelle époque on fait référence...), on peut toutefois tenter de définir les grandes caractéristiques communes à toute maison traditionnelle de Morzine : un soubassement fabriqué en pierre, de gros blocs bruts qu'on est allé chercher dans la Dranse toute proche ou qu'on a récupérés dans les éboulis. Dès le premier niveau, l'habitation est en bois, souvent de cet épicéa généreux dans ce massif de Préalpes où la tradition forestière demeure forte. A Morzine, la façade est souvent fermée par la "crôpe" dont la fonction est de "casser" la violence du vent. Particularité de l'architecture traditionnelle des montagnes du Chablais, la cheminée est ici curieusement toute en bois ce qui impose une section très importante pour ne pas brûler. Sa fonction première était à la fois de servir à fumer les viandes dans la hotte qui était équipée de crochets pour suspendre les jambons et autres cochonnailles. Dans ce pays d'élevage bovin, il faut pouvoir stocker le foin en grande quantité pour alimenter le bétail tout au long du rude hiver. Pour ce faire, le fenil (qu'on nomme ici plus volontiers "la grange") occupe souvent la partie supérieure de l'habitation. Les balcons servaient à faire sécher les récoltes ou à entreposer les réserves pour l'hiver.

C'est souvent un toit à faible pente (25 à 30° maxi) qui abrite cette habitation. La charpente doit être solide pour ainsi supporter le poids de la neige jusqu'à 500 kg au m² ! A Morzine, il est largement recouvert d'ardoises, de petites ardoises bien régulières, taillées et clouées sur planches dans la partie inférieure du toit ou de plaques brutes lauzes posées sur dosse. Mais l'ardoise, bien qu'exploitée depuis les années 1730 n'était pas l'unique matériau qui recouvrait les toitures de Morzine : surtout sur le chalet du milieu ou en alpage, on trouvait également des tavaillons, ces planchettes d'épicéas d'environ 30 à 40 cm clouées sur des planches, ou des effanles, plus longues (jusqu'à 70 cm) mais toujours taillées dans le fil du bois pour permettre que l'eau de pluie ruisselle sans pénétrer le bois et le faire pourrir. Ces matériaux avaient une durée de vie considérablement plus courte que l'ardoise (20 à 30 ans contre une centaine d'années !). Aujourd'hui, la rareté et le prix de l'ardoise, conjugués au nouvel engouement pour le bois et le mythe du chalet d'alpage ont encouragé le retour à ces matériaux rustiques sur des constructions contemporaines. De même, on voit réapparaître des toitures toutes en lauzes.





L'HABITAT D'UNE COMMUNAUTE AGROPASTORALE

pays, paysages : une mutation irréversible

Le grenier, indispensable "coffre-fort"

Il renfermait les biens de la famille qui n'étaient pas abrités à la maison, celle-ci pouvant être menacée par l'incendie du fait de ses matériaux, de la présence d'un foyer pour se chauffer et cuisiner et d'une grande quantité de foin, parfait combustible. Ce bâtiment de dimension restreinte (à peine quelques mètres carrés) servait à "remiser" aussi bien les graines (semences), le grain (blé, seigle, orge,...), les viandes fumées et les salaisons pour l'hiver, mais aussi les papiers de famille (titres de propriété, livrets,...), les costumes du dimanche, les bijoux et le linge de maison,... Erigé à l'écart de la maison principale pour préserver ces biens de la destruction, le grenier était qualifié de véritable "coffre-fort" car il abritait les moyens de subsistance, en un mot, tout ce qui était indispensable à la famille pour "repartir" après la catastrophe de l'incendie.

Maison de bois, maison de pierre

A Morzine comme partout dans le Haut-Chablais, la maison paysanne était constituée de pierre et de bois dans des proportions qui ne devaient pourtant rien au hasard ou au simple goût du bâtisseur. Avec le temps, le paysan morzinois va s'aguerrir au travail de la pierre, prenant modèle sur ses voisins de Samoëns ou de Sixt, tailleurs de pierre et maçons du haut Giffre réputés dès le XVII^e siècle. Le savoir-faire de ces Frahans, conjugué à une période économiquement plus faste et au développement des outils va permettre de faire évoluer le style architectural du chef-lieu. Dès le début du XIX^e, la pierre n'est plus seulement confinée aux soubassements mais gagne l'étage. Les encadrements de fenêtres et les linteaux de portes offrent de beaux blocs massifs de pierre sombre des carrières de la région, de calcaire dur ou quelquefois de granit ou marbre. Les linteaux de porte sont gravés d'inscriptions, souvent les initiales du propriétaire, ses outils qui traduisent son métier, des symboles religieux ou de confréries.





L'HABITAT D'UNE COMMUNAUTE AGROPASTORALE

pays, paysages : une mutation irréversible

Maisons bourgeoises et châteaux

Si au XVIII^e les maisons de Morzine étaient majoritairement faites en bois, quelques exceptions viennent pourtant infirmer cette règle comme les maisons bourgeoises qu'on peut encore trouver aux Udrezants, au bourg ou dans le quartier de la Vieille Crusaz. Ces maisons qu'on appelait aussi les "châteaux" de Morzine ont été construites dès le début du XVIII^e. On privilégiait la pierre utilisée d'abord pour lutter contre le feu mais aussi pour afficher l'aisance du propriétaire car il était effectivement plus onéreux de construire en pierre qu'en bois. Ces maisons sont aussi l'affirmation d'un style ostentatoire qui s'opposait aux maisons paysannes construites à cette époque : balcons de bois ou de pierre, ornés de garde-corps en fer forgé ou en bois découpé, maisons clôturées d'un muret de pierre et accessibles par un perron de plusieurs marches, quelques unes sont même décorées d'un cadran solaire comme la Fraternelle ou aux Udrezants.

Le bois exclusivement réservé à la charpente supporte un toit recouvert d'ardoises qui présente la spécificité d'être à quatre pans (dit "toit chartreux"). Sur celui-ci, plusieurs cheminées témoignent du confort intérieur puisque plusieurs pièces étaient

ainsi chauffées. Pour lutter contre le feu, ces maisons étaient également équipées de parois anti-feu sous l'avancée de la toiture : un amalgame de pierre et d'enduit (plus rarement de bois comme à La Fraternelle qui peut aussi avoir été modifié ultérieurement) qui colmatait l'ouverture entre les murs et la charpente de manière à empêcher les flammes de lécher le bois de la toiture et donc de l'embraser.

Il faut distinguer deux catégories de propriétaires :

- Aux Udrezants, les exploitants d'ardoises enrichis de ce commerce lucratif,
- Une petite noblesse de robe dont des notaires, une fonction très répandue à cette époque où toute transaction faisait l'objet d'un acte notarié. C'est le cas de la Fraternelle, construite en 1720, mais aussi du Mas de la Coutettaz.

Toutes ces maisons affichent les mêmes particularités : plan carré, murs de pierre élevés avec deux ou trois étages et enduits à la chaux (à La Fraternelle, les pierres ont été dégagées récemment), toit à quatre pans équipés de parois anti-feu, couverture d'ardoises, lucarnes sur la toiture,...

La porte du presbytère



Le Manoir



Le Mas de la Coutettaz >





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

morzine à la fin du XIX^e

Dès la fin du XIX^e siècle (c'est-à-dire peu après l'épisode douloureux des "Possédés de Morzine**"), un nouveau souffle va se faire sentir sur Morzine. L'enclavement de cette communauté de montagne qui semble expliquer pour une part la maladie, aura pour conséquence la construction en 1880 de la route reliant Morzine à Thonon. Les déplacements seront considérablement facilités par cette nouvelle voie de communication car il ne faut plus que quelques heures pour rallier la capitale du Chablais. La population de Morzine, jusqu'ici recluse dans ses montagnes s'ouvre vers de nouveaux horizons. Il faut imaginer qu'avant la Première Guerre Mondiale, les grands déplacements (autres que ceux du commerce régulier) étaient dus principalement à l'émigration, jusqu'en Autriche ou en Allemagne, au travail qu'on allait chercher en Suisse comme pour ces jeunes filles qui partaient à Genève pour travailler dans les hôtels de luxe ou à l'automne, s'embaucher aux "effeuilles" sur les coteaux suisses couverts de vigne en espaliers...

A peine deux à trois hôtels, devrions-nous plutôt dire, "des auberges pour voyageurs", occupaient alors les bords de la grande route qui traverse Morzine. A l'aube du XIX^e siècle, l'Hôtel des Alpes est l'illustration même de ce type d'hôtellerie dont la clientèle est majoritairement composée de gens venus ici pour faire commerce ou de passage sur un parcours plus long. On y fait de très courtes étapes généralement d'une seule nuit.

Le tourisme thermal

L'engouement d'une société aisée pour le tourisme thermal va permettre le développement de grandes cités qui ont fondé leur réputation sur leurs eaux, comme Allevard les Bains (Isère) ou plus proche de nous Brides-Les-Bains ou Le Fayet. Evian, puis Thonon connaîtront aussi leur heure de gloire auprès d'une riche clientèle avide de découverte. C'est ainsi qu'on délaisse peu à peu le luxueux palace de ces stations chic et cotées pour explorer les alentours, de courtes excursions qui amènent ces adeptes de la villégiature là où la montagne vit encore au rythme des saisons et des travaux des champs. En plus de la beauté des paysages, ils y découvrent les bienfaits du grand air et les vertus de l'exercice en altitude. Séduits par la nouveauté des "sports d'hiver", ces riches habitués vont bientôt inciter les paysans à aménager des hôtels, les rendre encore plus confortables et accueillants, leur adjoindre animations et activités sportives de plein air en mesure de les divertir... Ainsi vont naître les saisons d'hiver à la montagne et dans la lancée, les stations de sports d'hiver qui vont émerger au tout début du XX^e, comme Davos en Suisse mais aussi Montgenèvre en France ou même Megève et Chamonix. Et Morzine... car à peine distante d'une soixantaine de kilomètres de Chamonix, Morzine ne pouvait demeurer longtemps en marge de ce développement économique.

Les Possédés de Morzine : en 1857, un phénomène d'hystérie collective, encore aujourd'hui mal expliqué s'est emparé d'une partie de la population, notamment féminine.





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

morzine à la fin du XIX^e

Le Grand Hôtel

Flairant ce vent favorable à la villégiature, un Morzinois, François Baud va construire un hôtel de 5 étages sur le plat de Morzine. Sa clientèle ? Elle est prise en charge dès les gares de Thonon ou d'Evian, elle vient aussi de la proche Genève où la Société des Nations fournit une manne de diplomates aussi fortunés que dilettantes et qui s'ajoutent à ces Français expatriés qui vivent dans les colonies et qui recherchent l'air pur et frais de la montagne pour se refaire une santé. Tous aspirent au confort et aux loisirs... En janvier 1935, le "Téléphérique du Plénay" est inauguré en grande pompe. Le Grand Hôtel servira d'exemple et François Baud va vite faire des émules parmi cette population de paysans qui s'est toujours montrée entreprenante et prête à s'adapter à son époque. Hôtels confortables, équipements de remontées mécaniques, moniteurs... tout est paré pour devenir une vraie station de ski ! Morzine, comme Saint-Gervais ou Megève sa voisine, fera partie de ce qu'on qualifiera plus tard de "stations de première génération", nées à de modestes altitudes entre 800 et 1100 m, autour des villages déjà existants et d'où s'échappent les remontées mécaniques à l'assaut des pentes enneigées. Ouvert en 1925, le Grand Hôtel ne tardera donc pas à avoir des "petits frères" : en 1936, Morzine compte quinze hôtels, cinq pensions de famille et soixante chalets en location. Avec le ski devenu populaire et le besoin de s'évader des affres de la seconde guerre, l'élan constructeur reprit de plus belle après 1945.

Le Chablais



Le Grand Hôtel (années 50) >

Une hôtellerie toujours familiale

La volonté d'entreprendre, le goût de l'indépendance, la volonté de conserver la liberté qu'ils avaient gagnée en créant leur propre affaire ont sans doute conduit les Morzinois à ne jamais abandonner la propriété de leurs établissements. Ces entreprises familiales s'agrandissent avec les saisons, ces hôtels de quelques chambres gagnent en confort et en service, ces établissements luxueux aux équipements sophistiqués et toujours modernisés vont enrichir Morzine d'une tradition hôtelière à nulle autre pareille. A son apogée dans les années 80, l'hôtellerie morzinoise comptera plus de 80 établissements : pensions de famille, centres de vacances, hôtels de luxe... mais qui resteront toujours la propriété des familles morzinoises.





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

morzine à la fin du XIX^e

Megève

Megève a sans aucun doute largement inspiré Morzine. Le téléphérique du Mont d'Arbois construit en 1933 a incontestablement servi de moteur à l'équipe de Morzinois réunie autour de François Baud pour construire celui du Pleney. Sans doute aussi, l'exemple de Megève a-t-il influencé le développement économique de Morzine. L'une comme l'autre s'appuient sur une communauté de paysans attachés à leurs terres et qui appréhenderont le développement touristique comme une opportunité pour prendre en main leur destin et demeurer au pays. Mais n'oublions pas que cette mutation sociale a aussi été encouragée par le déclin de l'agriculture qui va s'amorcer après la Seconde Guerre Mondiale. En Chablais, aucun minerai ou richesse naturelle ne permettront le boum industriel que connaîtront d'autres régions alpines comme la Maurienne. L'exode rural qui a frappé de plein fouet la montagne alpine ne prendra pas ici le visage du travail à l'usine. Le développement touristique arrive donc à point pour donner un nouveau souffle à Morzine, accélérant sans doute encore plus le déclin de l'agriculture, les jeunes préférant se tourner vers des métiers moins pénibles mais aussi plus lucratifs.

Une mutation socioéconomique profonde...

En moins de vingt ans, entre les deux guerres, la mutation s'est confirmée : on est passé d'une communauté de paysans à une civilisation ouverte sur l'extérieur vivant de l'industrie touristique, le paysan s'est fait hôtelier, moniteur de ski, mais aussi artisan pour construire ces hôtels et ces autres habitations qui traduisent dans le paysage morzinois la mutation socio-économique qui a profondément transformé cette société rurale. C'est aussi le début de la pluriactivité car le bon sens paysan, renforcé par une certaine sagesse, règne toujours en maître sur la population qui n'est pas encore prête à "lâcher" complètement le travail de la terre et l'élevage bovin.

Le télébène de Super Morzine



La cabine du téléphérique du Pleney >





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

un tourisme de villégiature

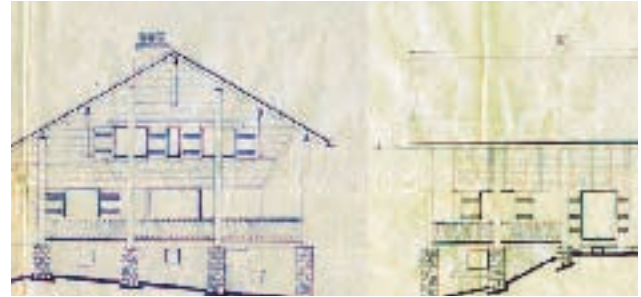
Le chalet moderne à Morzine : René Faublée

Né le 6 mai 1906, René Faublée est élève de l'Ecole parisienne des Beaux-Arts dans l'atelier du maître Pontremoli. Sa santé fragile va l'obliger à rechercher le bon air de la montagne. C'est ainsi que ses études sont ponctuées de séjours à Megève où il devient temporairement le dessinateur d'Henri Jacques Le Môme. Dans le milieu des années 30, René Faublée va réaliser pour l'architecte mégevan des relevés sur l'architecture traditionnelle, toute une série de dessins à l'encre des différents types de fermes savoyardes. Ce travail va l'amener à découvrir les villages de Haute-Savoie et particulièrement Morzine.

René Faublée obtiendra son diplôme d'architecte en 1934 et, séduit par la montagne et convaincu par son apprentissage aux côtés de l'architecte de Megève, il va s'installer à Morzine où il construit une maison pour ses parents qu'il va finalement leur racheter en 1942. Là, il fonde son cabinet d'architecte et se lance dans la réalisation de nombreux chalets à Morzine mais aussi aux Gets, jusque dans les stations voisines de Samoëns, Sixt, ou La Clusaz. Ces constructions nouvelles destinées à une clientèle aisée, mélangent à la fois la tradition montagnarde et les nouveautés urbaines puisqu'elles ont pour vocation le séjour du skieur et son confort. Ces chalets modernes ont souvent une emprise limitée au sol, ils sont adaptés aux moyens et aux besoins de ces nouveaux résidents, souvent des citadins, qui viennent avant tout pour skier. Ils doivent donc être fonctionnels avec local à skis, séjour ouvert vers la montagne grâce à de grandes baies vitrées, des chambres sous les toits et beaucoup de rangements...

L'influence de Le Môme

De ses années d'apprentissage à Megève, René Faublée est incontestablement marqué par l'empreinte "Le Môme". Tous deux ont été formés, à une dizaine d'années d'écart, dans l'atelier d'Emmanuel Pontremoli. Mais d'autres points communs illustrent l'influence que l'aîné a eu sur son élève, comme une filiation qu'on retrouve sous différentes formes : silhouette des chalets, couleurs des peintures extérieures sur les volets et portes, utilisation du toit plat en terrasse ou à un seul pan en marge du traditionnel toit à deux pans et surtout une conception globale de l'architecture prenant en compte ameublement et décoration intérieure... Il convient pourtant de pondérer cette analyse par l'influence également d'une certaine "mode", un courant architectural propre aux années d'avant et d'immédiat après-guerre. De même, d'autres architectes ou entrepreneurs de la même période suivront ce courant moderne avec des constructions dédiées à la villégiature des skieurs.



Le Sol Neu



Le Mas Métoud





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

un tourisme de villégiature

La pierre et le bois peint

Les chalets de Faublée affichent certains principes décoratifs inaugurés par l'architecture de Le Même. Abrisés sous de grandes toitures aux larges avant-toits pour protéger les balcons, ces chalets demeurent de conception modeste et épurée. Souvent habillés de bois sombre où la pierre renforce encore l'austérité de l'ensemble, ils sont souvent agrémentés de décors peints de couleurs vives (rouge, bleu, blanc) sur les volets, fenêtres ou portes mais également sur les finitions des poutres. Mais là encore, ils ne sont pas l'exclusivité de Faublée.



Architecture intérieure

Autre point commun, Faublée comme Le Même va s'attacher à une conception globale des habitations où l'ameublement intérieur vient compléter la construction proprement dite. Comme chez Le Même qui a débuté sa carrière chez le grand décorateur parisien Emile-Jacques Ruhlmann, Faublée aura le souci du détail : conception du mobilier, des cheminées, des escaliers intérieurs et des revêtements de sols mais aussi dessins des sculptures du bois des portes, des lustres, des appliques murales, jusqu'aux tableaux à accrocher aux murs et pour lesquels tout deux feront appel à des artistes locaux. Ainsi Faublée aurait-il pu faire sienne cette déclaration de Le Même qui, parlant de lui à la 3^{ème} personne, définissait son style dans ses "notes pour servir de base à un article" : "Dans ses constructions aux extérieurs volontairement simples, (...), Le Même qui voit surtout ses maisons de l'intérieur a étudié chaque pièce avec un soin extrême, et a conçu et réalisé non seulement des aménagements logiques et agréables mais souvent même tout l'ameublement, pas de décoration au sens strict du terme, mais plutôt de l'architecture intérieure étudiée dans un sens décoratif en même temps que pratique : meubles faisant corps avec le gros œuvre, formes découlant des nécessités techniques,..."





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

un tourisme de villégiature

Toit à un pan et structure triangulaire

Dans le paysage morzinois, les traces architecturales laissées par Faublée sont encore bien lisibles.

Parmi celles-ci, le plan triangulaire demeure une signature tout à fait personnelle qui permet d'affirmer incontestablement un "style" Faublée qu'on trouve notamment dans des bâtiments publics, comme celui de la gendarmerie (1958), de l'Oiseau Bleu (1957) ou même de la Chapelle des Prisonniers à Avoriaz, mais également dans des réalisations privées comme le chalet "Pied de Coq" à La Salle (1955). Il semble que l'explication la plus logique apportée à ce choix géométrique soit le déversement de la neige lors des périodes de fonte ou par réchauffement de la toiture dû à la surchauffe de l'habitation. La structure triangulaire permet l'évacuation de la neige sur les deux versants du triangle qui s'abaissent vers l'arrière de la construction, autrement dit au nord, à l'écart de toute circulation.

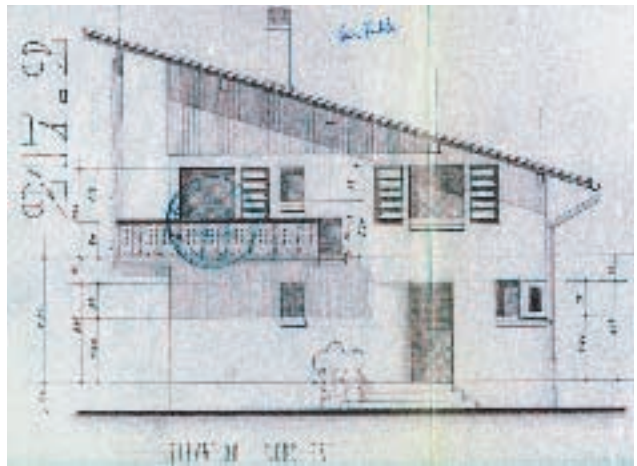
Le toit à un pan également orienté au nord procède de la même logique. Construite en 1935, sa propre habitation est équipée de ce type de toiture que l'architecte justifie ainsi : "quelle que soit l'orientation du toit, on n'évitera pas que la neige fonde au contact des parties chaudes du bâtiment, et que cette eau de neige gèle sur les larges avant-toits si nécessaires précisément pour protéger les murs de cet inconvénient. Il n'y a pas d'hiver sans redoux et la chute de paquets de neige glissant des toits quand il dégèle constitue un inconvénient sinon un véritable danger au pourtour de l'habitation" (René Faublée-L'Architecture Française, 1953).

Toit à un pan et peu incliné, ou carrément en terrasse, afin de conserver longtemps la neige sur le toit, les deux techniques présentent le double avantage d'augmenter la surface de la façade au soleil en réduisant celle exposée au nord tout en conservant le manteau neigeux sur la toiture.

Dans le paysage morzinois, la grande majorité des constructions de forme triangulaire sont l'œuvre de Faublée. Par contre, il serait abusif d'être aussi catégorique pour les toits à un pan, surtout sur les réalisations postérieures à 1950 et donc à l'expérience de Courchevel. En effet, en prônant largement les avantages de ce type de toiture, les concepteurs savoyards en ont vulgarisé la pratique au point de faire école auprès d'autres architectes ou bâtisseurs de la Savoie, et donc de Morzine.

Parallèlement, on peut même affirmer que les premières réalisations de Le Même à Megève, antérieures à l'expérience de Courchevel comme sa propre maison construite à la fin des années 20 et inspirée de Le Corbusier avec son toit-terrasse, ou encore le nouveau "Mauvais Pas" bar construit en 1934 sur la route du Mont d'Arbois avec son toit à un pan ont inspiré et influencé Faublée.

L'Hôtel Le Dahu



Le chalet Oliva (La Combe à Zore)



Le Pied de Coq (La Sarrazine)





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

un tourisme de villégiature

Quelques réalisations de René Faublée

Si l'on peut juger certaines réalisations complètement affranchies de l'architecture traditionnelle alpine (bien que certains détails trahissent les racines savoyardes...), d'autres constructions, parmi les chalets notamment, conservent le caractère local : habillage de bois du niveau supérieur au dessus d'un soubassement de pierres massives, larges toitures débordantes abritant les balcons aux balustrades ouvragées...

Quelques exemples d'œuvres symboliques.

Beaucoup de ces chalets sont situés entre les quartiers de la Salle et le Chemin du Mas Métoud :

- **Le chalet Mas Métoud et le chalet Sol Neu (1949)** qui résumant bien le style de chalet moderne à la façade de bois peint, avec une belle vue ouverte sur un balcon donnant sur le village de Morzine.
- **Le chalet "Pied de Coq" (1955) (aujourd'hui La Sarrazine).** Un chalet de pierre construit sur un plan triangulaire et couvert d'ardoise de Morzine. Il est situé à La Salle avec également vue sur le bourg de Morzine.
- **Le chalet Clermont (Parador de San Alban) (1948).** Au départ habitation privée, le chalet a été transformé et agrandi en hôtel pour voyageurs.
- **Les Ollagnis (1956)** à La Salle,
- **Le Petit Prince,**
- **Le Saint Antoine,**
- **Les hôtels Le Dahu et l'Ours Blanc.**

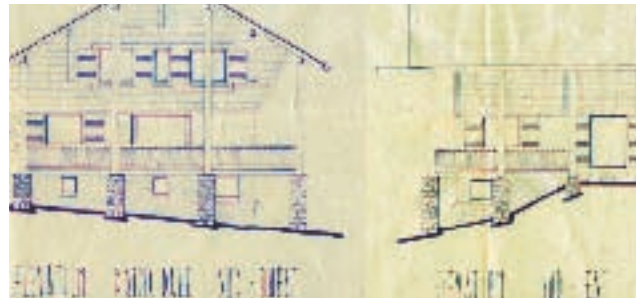
Mais aussi :

- **Le chalet de Paul Oliva (1952)** au centre de Morzine (La Combe à Zore), construit également sur un plan triangulaire. Le bâtiment est sobre, en béton armé peint en blanc où dominent les volets rouge et blanc...
- **Les Landiers** (Les bois Venants),

Ainsi la transition entre ferme traditionnelle et chalet résidentiel est assurée et le paysage bâti du village de Morzine va peu à peu évoluer vers cette nouvelle forme d'habitat.

Souignons pourtant que René Faublée ne fut pas le seul opérateur de cette transition. Entre les années 30 et 50, d'autres artisans-bâisseurs de Morzine ont marqué cette période de leur empreinte en construisant pour des familles de vacanciers aisés de grands chalets habillés tout en bois, de confortables résidences également dédiées à la villégiature d'hiver.

Cette nouvelle forme de constructions constitue l'un des maillons de l'évolution architecturale qui aboutira (bien qu'involontairement...) à la station d'Avoriaz. René Faublée a aussi formé d'autres architectes parmi lesquels Claude Marullaz qui fut son élève avant de reprendre son cabinet situé dans sa propre maison, d'ailleurs construite par René Faublée (Route du téléphérique). A partir des années 70, la filiation est clairement lisible dans les réalisations de Claude Marullaz (ex : l'Office de Tourisme de Morzine), certaines même seront co-signées par les deux réalisateurs (ex : Palais des Sports de Morzine - Décembre 1976).



Le Parador de San Alban



Le Sol Neu



Le Mas Métoud





DU TOURISME DE VILLEGIATURE AUX TRENTE GLORIEUSES

un tourisme de villégiature

Après ces premières réalisations de chalets individuels, René Faublée se vit confier la réalisation de bâtiments publics toujours fortement ancrés dans le paysage morzinois. Parmi ceux-ci, la gendarmerie construite sur le plan triangulaire avec cinq niveaux, la maison forestière (ONF) situé au niveau de la caserne des pompiers, la colonie du 14^e arrondissement à Montriond (le Lavanchy) et le Palais des Sports de Morzine.

Parmi les plus emblématiques, citons également :
La Chapelle des prisonniers à Avoriaz (ND des Neiges)

René Faublée dessine cet édifice religieux à la fin des années 50 sur un plan triangulaire largement ouvert vers la vallée. Un choix géométrique qu'il argumente par la capacité de la toiture triangulaire à mieux résister au surpoids conséquent de la neige pendant les mois d'hiver. Vœu des déportés de retour sains et saufs au pays, la Chapelle des Prisonniers est inaugurée en 1958, peu de temps avant la construction de la station d'Avoriaz qui n'était pas encore d'actualité. La chapelle a été mise en œuvre par les Morzinois eux-mêmes, survivants du conflit ou membres des familles des disparus. La charpente est massive avec de grandes portées de poutres qui laissent cependant libre tout le chœur de l'édifice occupé par un autel de pierres maçonnées. Les matériaux sont issus des ressources locales : les pierres des murs et de l'autel sont extraites d'une carrière ouverte à proximité du chantier, le bois de la charpente provient des forêts voisines, le sol est en ardoise du pays tout comme la couverture du toit, et la décoration intérieure a été réalisée par des artistes locaux.

L'Oiseau Bleu

Construit en 1957 et agrandi en 1963, le bâtiment est un home d'enfants. Il affiche une silhouette singulière sur deux étages répartis en deux ailes réunies au niveau d'une salle de jeux. Il est bâti sur un plan triangulaire dont les deux pans se rejoignent en une noue qui déverse au nord pluie et neige, à l'écart de la circulation des enfants. Le bâtiment est couvert en terrasse, sa forme épouse les lignes du terrain sur lequel il est bâti (boucle de la route, terrain en pente et accidenté) et offre une vue imprenable sur le village.

Le collège Henri Corbet de Saint Jean d'Aulps

Si l'établissement n'est pas situé sur la commune de Morzine, il est inscrit dans le parcours scolaire de tous les habitants de la vallée et donc des Morzinois depuis sa création en 1960. On y retrouve les grandes lignes des réalisations signées Faublée.

Mais encore :

La gendarmerie, Le Palais des Sports (co-signé avec Claude Marullaz), le bâtiment des Eaux et Forêts à Annecy.

L'œuvre africaine

Par relation, René Faublée entrera en contact avec les gouvernements africains des "pays amis", les territoires de

l'Afrique Occidentale Française (AOF) qui accèdent à l'autonomie. Entre 1961 et 1973, il fera plusieurs séjours en Afrique, notamment à Ouagadougou où il construira le Conseil de l'Entente (immeuble commun à la Haute-Volta, le Dahomey, le Niger et la Côte d'Ivoire). En 1959, l'immeuble de l'ex-Gouverneur général de l'AOF sur boulevard Haussmann à Paris est cédé au Burkina Faso et à la Côte d'Ivoire dans le cadre du partage des biens de l'ancienne Afrique Occidentale Française. La Côte d'Ivoire cède sa quote-part de l'immeuble à la Haute-Volta à l'issue d'une convention signée entre les deux pays. La construction d'un immeuble de 7 étages (bureaux et dépendances sur 500 m²) débute en 1966 et s'étalera sur 2 ans sous la direction de messieurs René Faublée, architecte et Gabriel Robin, ingénieur Conseil.

La Chapelle des Prisonniers à Avoriaz



Le home d'enfants l'Oiseau Bleu



Le collège Henri Corbet à sa construction (1960)





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

historique

L'histoire

L'histoire d'Avoriaz a débuté il y a près d'un millénaire avec celle de l'abbaye d'Aulps (Saint Jean d'Aulps) quand les moines ont eu besoin de nouvelles terres pour développer la vie pastorale dans la vallée. En 1135, des documents anciens relatent la "vente" à l'abbaye d'un alpage baptisé "Evoreya", propriété d'une famille de notables : les Rovorée. Cette propriété regroupait alors la partie supérieure de la rive droite de la Dranse de Morzine. L'appellation "Evoreya" s'est déformée avec le temps et au début du XX^e siècle, on note "Avoréa", puis "Avoreaz" jusqu'à l'actuel Avoriaz dont l'usage semble remonter à la naissance de la station dans les années 60... Notons aussi que cet alpage reconnu pour la qualité de ses pâtures et devenu communal après le départ des moines, fut alors "loué" par albergement aux habitants de Morzine.

Une bonne dizaine de chalets d'alpage occupent alors l'entrée du plateau. Ils servent aux alpagistes qui montent l'été avec les troupeaux. Tout en bois et couverts de lappiaz (lauzes), ces chalets qui sont alors les seules constructions servent uniquement à la belle saison quand il faut rester près des bêtes pour récolter le lait et fabriquer le fromage. Mais au milieu du XX^e siècle, l'alpage d'Avoreaz subira aussi le déclin agricole qui a suivi la Seconde Guerre Mondiale.

1960 : de l'agriculture au tourisme

C'est en 1960 que le virage va être amorcé avec la consécration d'un jeune Morzinois, Jean Vuarnet revenu médaillé olympique des Jeux d'hiver de Squaw Valley (USA). La personnalité déjà médiatique du champion de ski n'échappera pas aux élus et autres responsables morzinois qui vont lui confier l'ouverture de

nouvelles possibilités de ski en altitude sur Super Morzine. Ce versant exposé au sud est équipé d'une télécabine dont les performances techniques restent modestes quand l'installation n'est pas immobilisée pour diverses pannes. Pour Jean Vuarnet, le développement du ski ne peut se concevoir que sur des secteurs mieux exposés et à des altitudes où la neige est garantie. Son projet est alors d'équiper le secteur des Hauts-Forts et le versant de Chavanette avec déjà l'hypothèse d'une jonction avec la Suisse voisine (Champéry, Planachaux, Les Crosets).



Avant la station, Avoriaz ne comptait que quelques chalets d'alpage.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

historique

Un lotissement privé confié à un promoteur

Mais l'équipement d'un domaine skiable de cette envergure nécessite des crédits gigantesques que Jean Vuarnet a bien du mal à réunir. Sa rencontre en 1962 avec le promoteur parisien Robert Brémond permettra au projet d'être relancé puisque celui-ci prendra en charge la construction immobilière indispensable au financement de la station. L'accord est scellé par convention avec la commune de Morzine : elle donne au promoteur 30 ans pour aménager les 80 hectares du plateau d'Avoriaz dont une vingtaine composée d'équipements publics devra être rétrocédée à la collectivité au terme de la convention. Sur ces 80 hectares, 209 000 m² de SHON, sont à construire (Surface Hors d'Oeuvre Nette). La commune a donné carte blanche à l'aménageur et ce territoire sera rapidement délimité et englobé dans un périmètre qui sera géré en lotissement privé. C'est une situation singulière pour la collectivité locale qui va alors voir deux stations de ski se développer parallèlement sur son sol : la première, Morzine, station de première génération, initiée dans les années 20 avec la construction du Grand Hôtel et en 1935 avec la réalisation du téléphérique du Pléney. Soulignons que ces deux initiatives privées, station et téléphérique, vont rapidement basculer dans le giron de la commune. Et la seconde station, Avoriaz, entièrement concédée à un privé, à la fois aménageur et gestionnaire des équipements de remontées mécaniques comme de l'immobilier.

Gérard Brémond* qui a hérité de son père ce projet de construction d'une station va entrer en contact avec Jacques Labro architecte et Grand Prix de Rome, qui va constituer une équipe avec Jean-Jacques Orzoni et Jean-Marc Roques. Tous trois formeront l'Atelier d'Architecture d'Avoriaz qui pilotera les premières réalisations.

La construction d'Avoriaz débutera effectivement au printemps 1965 avec les fondations de l'hôtel des Dromonts et de l'immeuble du Séquoia.

Le début des années 70 marquera aussi la dernière saison d'alpage à Avoriaz : incontestablement la station naissante aura accéléré l'abandon de l'activité agricole. A 1800 m d'altitude, les engins de terrassement viennent peu à peu remplacer les vaches et ainsi, à l'image de ce qui se passe dans le fond de la vallée, le tourisme prendra aussi à Avoriaz le pas sur une agriculture déclinante.

*Gérard Brémond : sur l'expérience d'Avoriaz, il fondera en 1978 le groupe Pierre et Vacances dont il est le PDG et qui est devenu depuis le premier groupe européen de loisirs.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

le plan d'urbanisme

Une station construite "ex-nihilo"

Construire en site vierge impose de concevoir un plan d'urbanisme. Jacques Labro et Jean-Jacques Orzoni auront cette charge : "Avoriaz, c'est un îlot qu'il faut aller chercher en altitude, soit par la route d'accès, soit par le téléphérique, l'un à l'opposé de l'autre, aux deux extrémités du plateau. Cette configuration morphologique définit une unité paysagère qui s'inscrit entre ces deux entrées où s'installeront plus tard la station et ses voies de communication. Pour aménager Avoriaz, il fallait d'abord prendre conscience de cette unité paysagère, de ce site qui a ses limites

naturelles (falaises, crêtes,...) et qui s'inscrit dans un cadre plus vaste, celui de la montagne. Ce site est composé d'un élément principal, le plateau qui est comme suspendu entre la falaise haute (Le Tour) et la falaise basse (falaise de la Vallée des Ardoisières). Loin d'être parfaitement plat, le site présente plusieurs "accidents géologiques" (comme la résurgence de la butte des Dromonts) qui viennent guider les possibilités d'aménagement, "dire" où installer une urbanité. Le tout compose le programme de constructions qui répond aux nécessités d'une station de ski, qu'elles soient fonctionnelles ou économiques", explique Jacques Labro.

PROJET D'URBANISME	PROJET D'URBANISME	PROJET D'URBANISME
1. Définition du site et de son cadre	2. Définition des zones d'habitat	3. Définition des zones d'activités
4. Définition des zones de services	5. Définition des zones de loisirs	6. Définition des zones de transports
7. Définition des zones de verdure	8. Définition des zones de culture	9. Définition des zones de patrimoine
10. Définition des zones de paysage	11. Définition des zones de sécurité	12. Définition des zones de gestion
13. Définition des zones de gestion	14. Définition des zones de gestion	15. Définition des zones de gestion
16. Définition des zones de gestion	17. Définition des zones de gestion	18. Définition des zones de gestion
19. Définition des zones de gestion	20. Définition des zones de gestion	21. Définition des zones de gestion
22. Définition des zones de gestion	23. Définition des zones de gestion	24. Définition des zones de gestion
25. Définition des zones de gestion	26. Définition des zones de gestion	27. Définition des zones de gestion
28. Définition des zones de gestion	29. Définition des zones de gestion	30. Définition des zones de gestion
31. Définition des zones de gestion	32. Définition des zones de gestion	33. Définition des zones de gestion
34. Définition des zones de gestion	35. Définition des zones de gestion	36. Définition des zones de gestion
37. Définition des zones de gestion	38. Définition des zones de gestion	39. Définition des zones de gestion
40. Définition des zones de gestion	41. Définition des zones de gestion	42. Définition des zones de gestion
43. Définition des zones de gestion	44. Définition des zones de gestion	45. Définition des zones de gestion
46. Définition des zones de gestion	47. Définition des zones de gestion	48. Définition des zones de gestion
49. Définition des zones de gestion	50. Définition des zones de gestion	51. Définition des zones de gestion
52. Définition des zones de gestion	53. Définition des zones de gestion	54. Définition des zones de gestion
55. Définition des zones de gestion	56. Définition des zones de gestion	57. Définition des zones de gestion
58. Définition des zones de gestion	59. Définition des zones de gestion	60. Définition des zones de gestion
61. Définition des zones de gestion	62. Définition des zones de gestion	63. Définition des zones de gestion
64. Définition des zones de gestion	65. Définition des zones de gestion	66. Définition des zones de gestion
67. Définition des zones de gestion	68. Définition des zones de gestion	69. Définition des zones de gestion
70. Définition des zones de gestion	71. Définition des zones de gestion	72. Définition des zones de gestion
73. Définition des zones de gestion	74. Définition des zones de gestion	75. Définition des zones de gestion
76. Définition des zones de gestion	77. Définition des zones de gestion	78. Définition des zones de gestion
79. Définition des zones de gestion	80. Définition des zones de gestion	81. Définition des zones de gestion
82. Définition des zones de gestion	83. Définition des zones de gestion	84. Définition des zones de gestion
85. Définition des zones de gestion	86. Définition des zones de gestion	87. Définition des zones de gestion
88. Définition des zones de gestion	89. Définition des zones de gestion	90. Définition des zones de gestion
91. Définition des zones de gestion	92. Définition des zones de gestion	93. Définition des zones de gestion
94. Définition des zones de gestion	95. Définition des zones de gestion	96. Définition des zones de gestion
97. Définition des zones de gestion	98. Définition des zones de gestion	99. Définition des zones de gestion
100. Définition des zones de gestion	101. Définition des zones de gestion	102. Définition des zones de gestion

- Zone de gestion
- Zone de gestion
- Zone de gestion
- Zone de gestion



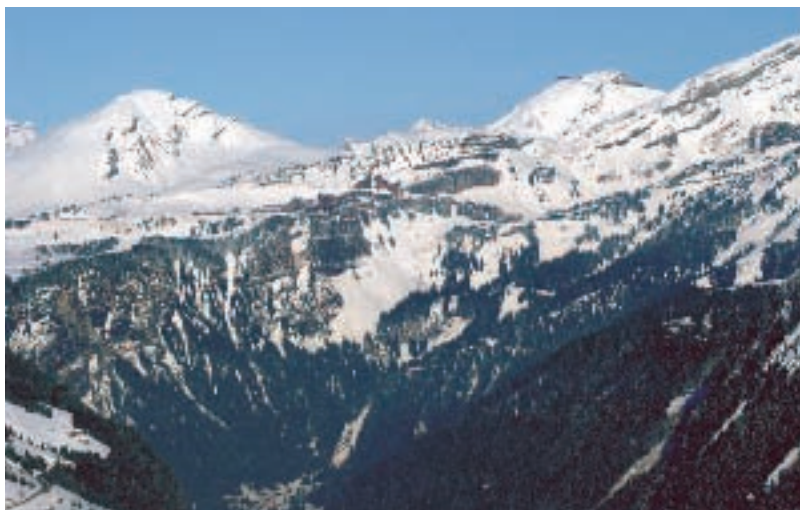


AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Une unité paysagère composée de quatre secteurs

Avant même la conception architecturale, une prise en compte globale de l'aménagement du bâti s'est composée à partir de cette unité paysagère, elle-même découpée en sous-ensembles, quatre secteurs distincts : le secteur des Dromonts constitué par une butte comme une résurgence morphologique du terrain, le secteur des Crozats adossé au revers de la montagne d'Avoriaz, le secteur de la Falaise surplombant la vallée des Ardoisières et le secteur du Plateau finalement dédié au ski débutant. Ces quatre secteurs fonctionnent comme des "villages" interconnectés par les voies de communication.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Un concept novateur, le ski urbain

A Avoriaz, le programme ne comportait aucune réglementation que ce soit en volume, en hauteur ou en densité. La seule exigence concernait le nombre défini de mètres carrés à construire (209 000). Il fallait aussi composer avec le principe d'une station sans voiture initié par Jean Vuarnet.

La facilité aurait été de construire uniformément sur le plateau mais au contraire, la composition s'est faite en réservant des espaces pour organiser l'interpénétration entre les pistes de ski et les rues, les unes se confondant finalement avec les autres. Cette notion de "ski urbain" (ski qui traverse la ville), tout à fait novatrice et sans précédent dans aucune autre station a été servie par les atouts naturels du plateau. Parallèlement, cette configuration particulière qui met tait le ski au centre de la station a conduit à imaginer de poser le bâti sur les franges du plateau. Ainsi des évidences se sont imposées comme la nécessité de construire en hauteur pour gagner l'espace nécessaire au ski.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Un plateau tourné vers le soleil

C'est le premier atout naturel du plateau. Celui-ci présente la particularité d'une orientation rare. Souvent, il s'est agi d'équiper un site à flanc de coteau ou plus généralement pour des stations de ski, en fond de vallée. Ici, le site était perché en altitude, constitué par un plateau bénéficiant toujours de l'ensoleillement. C'est un véritable cadeau de la nature : même le jour le plus court de l'année, le soleil est omniprésent du matin au soir, jamais masqué par le relief. Il se lève sur Chavanette, poursuit sa course en passant à son zénith au-dessus des Hauts Forts, avant de se coucher à l'ouest, vers le Roc d'Enfer au dessus de la vallée des Ardoisières. Cette configuration a aussi renforcé le principe d'écologie urbaine qui tend à l'exploitation d'un endroit (le côté ensoleillé) et d'un envers (exposé au nord). L'ensoleillement et la lumière naturelle participent alors à d'évidentes économies d'énergie. Avec cette exposition permanente au soleil, ce principe d'endroit et d'envers s'imposait clairement, il a également conduit à la diversité des façades des immeubles, réservant l'envers plutôt à des pièces de service (salle de bain, entrées,...) et l'endroit à des pièces de vie (séjour,...). Cela peut apparaître comme une évidence mais la nature du site à aménager ne permet pas toujours cette exploitation rationnelle de manière aussi systématique qu'à Avoriaz.

De l'intérieur aussi, il convenait d'exploiter cette exposition généreuse en favorisant un rapport visuel avec l'extérieur.

L'aspiration à profiter au maximum de cette exposition a donc influé sur la distribution des espaces, sur l'attribution d'une fonction à chacun d'eux, mais aussi sur l'implantation des immeubles et leur volumétrie : on a là aussi utilisé le principe d'échappement qui oriente la vue vers la montagne (Chavanette, les Hauts Forts) ou vers la vallée (La Falaise, Sassafra, Yucca mais aussi Sirius).

Ce "cadeau" de l'ensoleillement permanent a aussi été exploité par des immeubles en éventail, rompant complètement avec la rigueur linéaire des traditionnelles barres d'immeubles. C'est évident sur les Dromonts, sur les Ruches, mais aussi sur d'autres bâtiments comme sur la Falaise (Kouria, Saskia,...)





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Une déclivité au service de la station sans voiture.

La déclivité du plateau descendant vers les pistes de ski est l'autre atout naturel exploité par les architectes. Pour traduire sur le site le concept de la station sans voiture, les architectes vont composer des pistes de ski qui, par gravitation, utiliseront le relief pour acheminer le skieur de son appartement aux grands espaces d'Arare et de Chavanette. Le plan directeur tout entier a été construit sur cette idée simple et pertinente : parce qu'Avoriaz est au milieu des champs de neige, on doit pouvoir traverser la station skis aux pieds. "A Avoriaz, on a tracé des axes de pistes de ski internes à la station, on les a connectés au domaine skiable, puis, profitant des situations topographiques, on a positionné les trois principaux "villages" destinés à l'habitation." Avec la même logique, le retour des skieurs à leur résidence a été résolu par des remontées mécaniques partant du bas des pistes de Chavanette et remontant vers le point haut de la station, tout en encadrant Avoriaz de part et d'autre. Ainsi les télésièges du Plateau et celui du Tour assurent-ils une fonction d'ascenseurs pour des skieurs qui rejoignent alors leur logement skis aux pieds et par gravitation.

Autre composante incontournable de la station sans voitures où les rues sont des pistes de ski : la mobilité des piétons. Là encore, la technique de l'ascenseur conjuguée à la circulation interne aux immeubles est venue apporter des solutions pratiques. Les circulations verticales que sont les ascenseurs publics (Hauts-Forts, Snow, Sassanka, Pas du Lac, Multivacances,...) sont complétées par des coursives publiques qui les prolongent (Hauts-Forts, Snow, Multivacances), le tout assurant des jonctions piétonnes à la fois rapides (trajets plus courts que par la voirie), plus faciles (pas de montées) et abritées en cas d'aléas météorologiques. Si ces systèmes de déplacements à ski ou à pied paraissent aujourd'hui aussi évidents qu'indispensables, toute l'intelligence des architectes fut de les conceptualiser dès les premières réalisations, notamment celle des Hauts-Forts où la coursive publique assure la liaison depuis l'arrivée du téléphérique jusqu'au cœur historique d'Avoriaz : l'hôtel des Dromonts. Ainsi, ces parcours à pied et à ski irriguent la station sur ses différents niveaux.

Le télésiège du Plateau



Le Boulevard des Skieurs



L'ascenseur public du Snow qui donne accès à Multivacances et au Sirius



Le Télésiège du Tour





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Adossement et échappement : une alternance au service des perspectives

A l'opposé de l'habituelle volumétrie des grands immeubles jusqu'alors uniquement déclinés en tours et en barres, l'architecture d'Avoriaz s'appuie sur un autre principe : l'alternance entre adossement et échappement qui favorise également le sentiment d'inédit : à Avoriaz, tout se ressemble mais rien n'est pareil, même si l'ensemble donne le sentiment d'une unité architecturale. "Il y a des endroits où le bâti doit laisser la place à une perspective, un point de vue, parce que le paysage s'y prête, en donne l'opportunité et le mérite : il y a échappement. Et il y existe d'autres lieux où la conception urbaine s'appuie sur le relief, s'y adosse. C'est cette alternance entre adossement et échappement qui vient également rompre le phénomène de répétition, c'est aussi une liberté d'écriture qui nécessite de s'affranchir de certains préjugés sur la conception architecturale. Pour ma part, c'est une démarche naturelle, presque instinctive car j'ai toujours eu une propension à la liberté d'expression qui m'a servi pour concevoir Avoriaz. Même si on s'appuie sur des références, des mouvements d'architecture, certains plus expressionnistes, plus organiques et d'autres plus fonctionnalistes, plus tributaires de contraintes économiques" (JL).

Ce principe a également permis qu'aucun immeuble ne vienne obstruer la vue d'un autre situé en arrière-plan. Ainsi, l'îlot central, Office de tourisme et centre commercial est-il d'une hauteur limitée afin de libérer la vue depuis les Intrets et les Fontaines Blanches vers les pistes des Dromonts et vers la vallée. De même, l'emplacement de la piscine reste-t-il libre de toute construction afin que la vue puisse "s'échapper" vers la même perspective de la vallée.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

L'imprégnation du lieu pour une meilleure insertion

Rien n'est pareil aussi parce que l'environnement ne se répète jamais à l'identique. Il apporte toujours une variante (exposition, relief, paysage, point de vue,...) qui permettra de concevoir un élément différent de celui d'à côté. On a rapidement qualifié l'architecture d'Avoriaz de "mimétique", un qualificatif qui collera à la station et qui illustre parfaitement son insertion dans le paysage comme le revendique Jacques Labro : " Le paysage ne sera jamais un élément séparé dans lequel on pose des constructions ; il est partie prenante de l'architecture qui trouve toujours la façon de s'y incorporer, de s'y fondre..." Une insertion dans l'espace naturel qui se lit aussi par la similitude entre ligne de bâti et ligne de crêtes, par une analogie de lignes entre architecture et relief. On peut être frappé par l'évidence du phénomène depuis certains points de la station où la découpe des toitures d'immeubles semble épouser les formes de la montagne. Mais on ne peut pas dire pour autant que l'architecture d'Avoriaz "copie" la nature : il convient plutôt de parler d'un phénomène d'imprégnation de l'espace naturel qui permet à Jacques Labro de restituer presque instinctivement, dans une démarche quasi inconsciente, ces perspectives de lignes brisées à leur juste place. On peut même parler d'architecture intuitive. Pour exemple, la toiture cascadante du Sassafras observée depuis le Cap Neige semble épouser la descente de l'Arête des Intrets située juste en arrière-plan. De même, le Sirius (aujourd'hui résidence Antharès), adossé à la Falaise du Tour comme une sentinelle veillant sur la station et faisant face au Saskia qui surplombe l'autre falaise, présente une silhouette qui épouse le décrochement de la crête en arrière-plan.

Mais cette absence de régularité et tous ces décrochements peuvent a priori être ressentis comme anarchiques. Jacques Labro en est parfaitement conscient mais le justifie : " C'est un chaos qui trouve son sens dans le paysage, l'environnement. Cette impression d'anarchie est conduite par une liberté d'expression affranchie de la symétrie, certes rassurante, mais qui n'existe pas dans le relief montagnard. L'interprétation du paysage et son investissement avec du bâti justifie ce chaos qui devient compréhensible quand l'ensemble est observé avec du recul : des masses s'équilibrent grâce au relief, des contrastes se complètent, des éléments se répondent... comme dans la nature".

La toiture du Sassafras semble prolonger les pistes d'Arare-Les Hauts Forts





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Le rôle de la neige

Au début des années 60, et dans le contexte du Plan Neige qui a dopé l'aménagement de la montagne, construire Avoriaz, c'était avant tout construire une station de ski. Pour Jacques Labro, la neige était aussi une composante de l'architecture, un matériau qui avait son rôle puisqu'il participe à l'insertion dans le paysage, noyant les immeubles dans une "bogue" immaculée. Les toits en escaliers cascading presque jusqu'au sol permettaient également de retenir la neige et "d'arrondir les angles" de la toiture : ainsi retrouve-t-on la douceur du paysage enneigé jusque sur le bâti. L'invention des porte-neige jouera aussi un rôle fondamental pour la conservation du manteau neigeux sur les immeubles. Mais la neige participe aussi aux phénomènes de transformation qui caractérisent la station et en font toute la magie. Pour le comprendre, il convient d'observer le cycle complet de la neige sur la façade des Dromonts où elle se dépose, blanchit progressivement le cèdre rouge jusqu'à masquer la silhouette de l'hôtel et la confondre avec le reste de la station. Puis la neige vient à fondre, ruisseler, s'évaporer en fumées humides au dessus du bois qui chauffe aux rayons du soleil revenu, avant de disparaître et rendre aux tavaillons leurs couleurs originelles... Un cycle de transformation renouvelé à chaque giboulée...





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Trois périodes de construction

Au cours des 35 années de construction de la station (de 1966 au début des années 2000) on peut clairement identifier trois périodes de construction sur les trois secteurs principaux.

Le village des Dromonts qu'on a par la suite dénommé "cœur historique" fut bien sûr la première étape qui marque le style architectural de la station avec l'hôtel des Dromonts mais aussi les immeubles Séquoia, Mélèzes, Hauts-Forts puis ceux de la promenade des Ardoisières, de l'Araucarya au Sassafras et tous les chalets de cette même rue.

A côté du quartier des Dromonts, le "Village des Crozats" tranche par une allure plus classique et linéaire. C'est la deuxième des trois grandes périodes de construction de la station qui s'inscrit dans un contexte économique moins faste. On est alors dans la première moitié des années 70 marquée par la crise économique née du choc pétrolier de 1973. La récession touche inmanquablement l'immobilier de loisir. Il convient alors de privilégier des coûts de construction drastiques : formes des immeubles et matériaux seront les premiers sacrifiés pour un bâti plus sobre et plus abordable dans le contexte de la morosité du marché : trop cher, le cèdre rouge cédera la place aux résineux blancs comme l'épicéa et le sapin. La première conséquence de ce repli sur des matériaux moins pérennes fut le vernissage ou la peinture du bois : verni puis lazure, souvent requis par les

copropriétaires désireux d'un revêtement plus "propre", plus "flambant neuf" que la patine rustique du cèdre rouge... Le point de vue sur le Village des Crozats depuis l'arrière du Sosna laisse clairement apparaître cette "distorsion" architecturale entre ces deux villages.

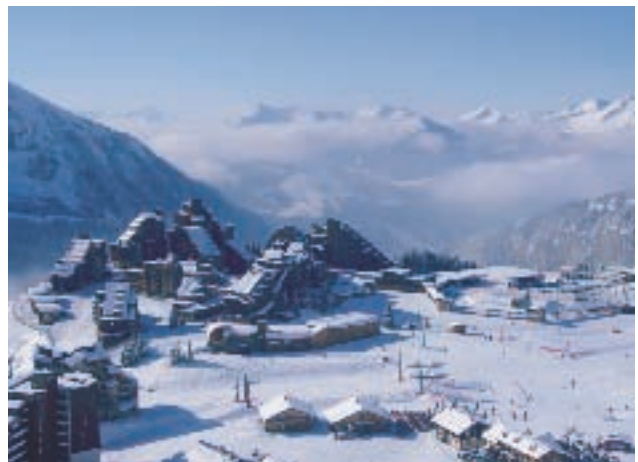
Le Village des Crozats



Le Village des Dromonts



Le Village de la Falaise



Le Village de la Falaise





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

La troisième période fut amorcée en 1984 par la conception de l'ensemble immobilier abritant l'office de tourisme, la Salle des Festivals, la chapelle et son clocher emblématique, complétés par plusieurs commerces. Cet îlot central symbolise le retour aux sources, à l'esprit initial qui sera confirmé avec la réalisation du Village de la Falaise. Jacques Labro y reviendra en force imprimer sa marque. Après plusieurs études de plan masse et des esquisses d'intention pour les ensembles à construire, la note est donnée avec le Datcha et le Tilia, construits simultanément en 1987 et dont Labro est chargé, donnant ainsi le ton à ce nouveau morceau d'architecture. La densité du bâti y est très importante, ce qui a aussi constitué le challenge de l'aménagement de ce quartier. Ici, on va construire un nombre de logements équivalent à l'ensemble du village des Dromonts mais dans une superficie cinq fois plus petite ! " Je n'avais pas le droit à l'erreur : il s'agissait de construire en bordure de falaise des immeubles tournés vers le vide et dont on ne voyait que le dos " (JL)...





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Le premier exemple en est le Tilia qu'on découvre en pénétrant dans la station. On ne voit que le dos de la résidence cadencée par les coursives extérieures. Celles-ci permettent de concevoir des appartements "traversants" : à l'opposé du séjour, les pièces arrière généralement dédiées au "coin montagne" ou aux salles de bain bénéficient ainsi d'une ouverture assurant à la fois lumière et ventilation et donnant sur la coursive extérieure. Cette solution a aussi permis de gagner des mètres carrés constructibles puisqu'à cette période, les espaces ouverts n'étaient pas comptabilisés comme des mètres carrés construits : on économisait donc de la surface constructible. On retrouve alors ces coursives extérieures en caillebotis dans presque toutes les résidences postérieures à cette période de construction (années 80 à 90), sur la Falaise mais également sur la dernière résidence construite sur la place du téléphérique : le Sépia.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Ces trois périodes de construction se distinguent aussi par la vocation des différents programmes immobiliers : le village des Dromonts était voué à de la résidence secondaire plutôt haut de gamme, ce qui explique les surfaces et le standing des appartements allant du studio au triplex. C'est également dans ce quartier qu'on trouve les rares chalets individuels dont les premiers comme Le Sud, le chalet Love, l'Arketa, situés sur la promenade des Ardoisières et d'autres construits ultérieurement sur la Route des Rennes ou dans le Chemin de la Combe.

A l'opposé, le quartier de la Falaise fut destiné à de l'investissement institutionnel : des lots ou immeubles entiers achetés par des banques, compagnies d'assurance ou autres, en vue de placements immobiliers. Leur vocation est alors la gestion locative et la rentabilité, avec la possibilité d'accueillir des groupes constitués dans des unités similaires, comme ce fut le cas avec les Sirius 1 et 2 avant leur transformation en résidence de tourisme en 2006.



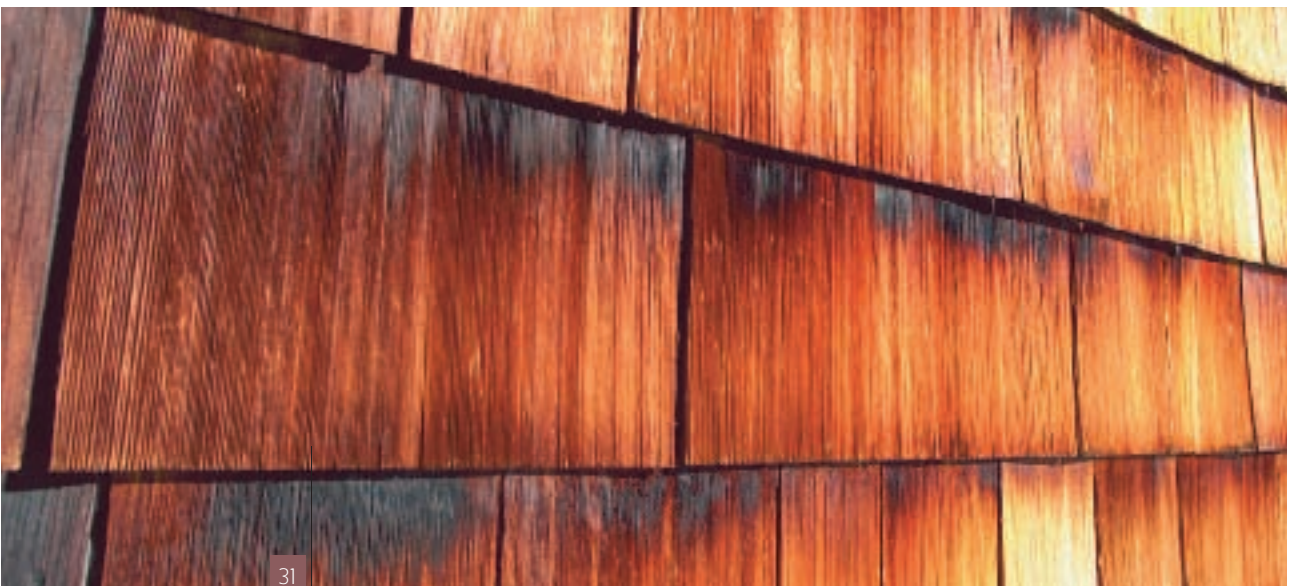


AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Matériaux et identité : le choix du bois

La volonté d'employer des matériaux locaux fait qu'Avoriaz peut se revendiquer d'une architecture vernaculaire, "sortie de son propre sol", même si celle-ci s'affranchit complètement du style de l'habitat rural de montagne. "On sort complètement du style "chalet" parce que les contraintes de densité l'excluaient, mais on retrouve l'identité locale au travers de l'emploi du bois. Bien sûr, les structures sont en béton armé, un procédé technique incontournable pour construire en grandes dimensions, en hauteur et avec de nombreux planchers superposés. Mais comme le béton doit être thermiquement protégé du froid et des intempéries, on a utilisé le bois pour le revêtir car la plus efficace protection est celle posée à l'extérieur puisqu'elle empêche également la transmission (par pont thermique) du froid et de l'humidité. Cet essentage constitue alors comme une enveloppe, une vêtue, une "peau de bois" aux propriétés thermiques essentielles tout en participant aussi à l'ambiance, à l'atmosphère du lieu. Ainsi ont été conjuguées propriétés fonctionnelles et identité locale." (JL).





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Dans cette recherche du "régional", la question s'est également posée d'utiliser l'ardoise et une essence de bois locale, l'épicéa notamment, mais à l'époque, les productions trop artisanales de ces deux matériaux en ont vite fait abandonner l'idée. Les architectes se sont alors inspirés des bois utilisés notamment au Canada et sur la côte Ouest des Etats-Unis avec des essences imputrescibles de résineux secs comme le cèdre rouge ou le mélèze. " Le cèdre rouge (red cedar) fut adopté aussi pour ses propriétés de vieillissement : c'est un bois vivant qui se transforme, se patine selon l'orientation, l'ensoleillement, les intempéries,... D'autres bois blancs (épicéa, sapin,...) furent utilisés par la suite mais durent être vernis ou peints. Des oppositions évidentes sont alors apparues entre ces bois traités et comme "flambant neuf " et le red cedar demeuré naturel dont le vieillissement apportait ces variations coloriques qui furent alors interprétées comme un mauvais entretien. Pourtant ce phénomène de coloration naturel était voulu. Cette différence entre bois brut et bois peint n'a pas toujours été comprise du grand public. Il est étrange de penser qu'aujourd'hui justement, la mode conduit à vieillir artificiellement et prématurément les bois pour leur donner l'aspect du vieux, soi-disant de l'authentique. " (JL).

En témoignent les tavaillons d'immeubles comme le Sosna, l'Araucarya ou le Thuya qui, après plus d'une trentaine d'années de vieillissement naturel sans aucun traitement, présentent des couleurs chaleureuses courant du cuivre au brun alezan du plus bel effet. A l'opposé, le Datcha peint en marron uniforme, le Multivacances coloré d'une peinture orangé simulant le bois neuf et traité, tranchent visiblement dans l'unité architecturale de la station.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

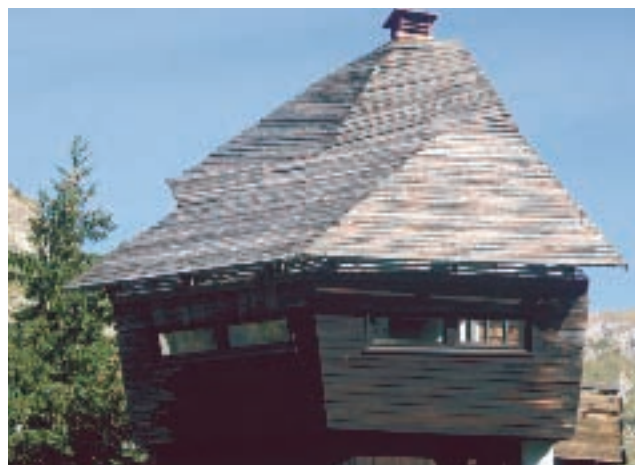
architecture de la station

En 1999 l'hôtel des Dromonts fut entièrement rénové et les tavaillons changés pour de nouvelles planchettes en cèdre rouge. Très rapidement, le travail de coloration s'est engagé, renouvelant l'expérience originelle. Depuis, bien d'autres résidences ont subi ce type de rénovation : les Fontaines Blanches, les Intrêts ou Les Ruches affichent encore des couleurs claires qui s'accroissent avec les saisons. On peut être rassuré par les choix politiques faits dans le cadre du PLU (Plan Local d'Urbanisme) qui impose la rénovation des immeubles en essences imputrescibles et non teintées. Ainsi avec le temps, les immeubles revêtus d'épicéa peint ou verni devraient être revêtus de cèdre rouge naturel (ou d'autres essences similaires comme le mélèze).

La toiture : une 5^{ème} façade qui accompagne le mouvement du paysage

La toiture porte-neige peut être considérée comme la "cinquième façade" du bâti et devient un élément essentiel de l'architecture car en s'y déposant, la neige intervient et transforme le paysage. La toiture-terrace sur un plan horizontal ne permettait pas d'exploiter cette propriété justement parce que dans un paysage de montagne, rien n'est horizontal. "Il fallait trouver les lignes qui permettent d'épouser l'environnement en s'affranchissant du classique toit à deux pans de l'habitat traditionnel. De cette réflexion est née une toiture complexe, tout en lignes brisées, également guidée par les ruptures de pentes, les différences de hauteur du bâti, les différences d'orientation des immeubles" (JL). Pour s'en convaincre, il faut découvrir Avoriaz quand la neige habille les immeubles et épouse les toitures plongeant vers le sol : alors la neige du toit rejoint presque la neige du sol et le bâtiment est complètement "intégré" au paysage.

La vraie invention fut d'équiper ces toitures de porte-neige, d'abord pour retenir la neige mais aussi pour qu'elle participe à la transformation du paysage. Ces porte-neige permettent aussi une meilleure isolation. L'espace ventilé qui sépare le manteau neigeux retenu par le porte-neige et le corps de l'immeuble proprement dit, évite que la chaleur de l'appartement ne vienne faire fondre la neige qui risque alors, avec l'alternance de dégel et de gel nocturne, de se transformer en glace et causer des infiltrations à l'intérieur de l'habitation. En limitant l'arrivée de la chaleur de l'appartement sur la neige, les porte-neige participent aussi à la conservation du manteau neigeux comme habillage des immeubles. Réalisés en platelage en pin ou sapin que l'eau fait griser avec le temps, les porte-neige affirment aussi leur parenté avec les caillebotis des coursives extérieures.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

architecture de la station

Surfaces et espaces comme sources d'émotion

Les découpes des toitures ont également tiré parti de volumétries plus complexes du corps du bâtiment en installant sous les toits des duplex ou triplex. Ceci a permis de structurer des espaces et des surfaces là encore en rupture totale avec la ligne droite et les compositions rectangulaires des pièces. Bâtir ne se limite pas à abriter des occupants, encore faut-il qu'ils s'y sentent bien, qu'ils y éprouvent des sentiments. Ces espaces très travaillés, qu'on trouve surtout dans les équipements publics ou semi-publics comme l'office de tourisme, les Dromonts, ou même dans quelques chalets (Arkéta,...), procurent généralement de l'émotion à ceux qui y pénètrent. Ceci est dû à l'ambiance du lieu, au cheminement du regard qui s'évade vers des perspectives d'ouvertures.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

quelques réalisations emblématiques

Les Dromonts

Première réalisation sur le plateau vierge d'Avoriaz, l'hôtel des Dromonts a ouvert à Noël 1966 : en témoignent les poignées de la porte d'entrée : à gauche un "66" en métal et à droite un "67" symétrique qui rappelle la date d'inauguration. Le bâtiment rassemble les grands principes qui feront le style d'Avoriaz : une forme pyramidale qui abrite les chambres réparties sur 4 niveaux. Au sommet plutôt exigu, un décrochement sur trois niveaux permet de gagner de la surface pour abriter des appartements avec accès indépendant. Au rez de chaussée, un grand espace de vie avec coin bar, restaurant, hall d'accueil et réception. Les premières années, ce hall abritait également les services indispensables à la vie de la station (bureau de vente, mini drugstore et office de tourisme) et demeurera longtemps le lieu de toutes les animations et de réceptions mondaines (Festival d'Avoriaz dès 1973) et aussi une boîte de nuit taillée dans la roche laissée apparente. On pénètre dans l'hôtel par un sas qui permet de traiter la rupture entre l'extérieur et l'intérieur. Il s'ouvre sur une cheminée ronde comme un four devant un pavage de grandes dalles d'ardoise du pays. Le bois vient compléter l'esprit chaleureux du lieu, il est décliné en escaliers et passerelles s'ouvrant en éventail vers d'autres niveaux supportés par des

murs en voile de béton. Ici encore, une conjugaison de lignes brisées laisse le regard s'échapper vers des vues intérieures où même le cheminement serpente pour rejoindre un coin salon très intime, le bar, la salle à manger... Hublots, coursives, balcons en décrochement ouvrent autant de perspectives sur le paysage à admirer ; un principe largement repris dans les bâtiments publics ou semi-publics comme l'office de tourisme, la coursive des Hauts-Forts ou l'Arketa et bien d'autres chalets individuels.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

quelques réalisations emblématiques

A l'extérieur, la toiture "cascade" jusqu'au sol avec des pans quasi verticaux qui sont à la fois toitures et façades. La façade habillée de tavaillons de cèdre rouge qui fixent la neige est aussi un fondamental du style de la station : équipée de balcons que la forme pyramidale permet de décaler les uns des autres garantissant un ensoleillement maximum en milieu de journée. Œuvre fondatrice de Jacques Labro, cet hôtel a été conçu comme un bâtiment qui semble s'extraire du sol pour s'élaner vers le ciel. L'usage des matériaux spécifiques comme la pierre et le bois donnera à l'ensemble une capacité d'insertion dans le site, une inscription dans l'espace naturel tout en évitant l'écueil du régionalisme, du "chalet de montagne", image souvent véhiculée dans l'imagination populaire. En ce sens, on peut dire que cette architecture est à la fois futuriste (formes, volumes, lignes brisées...) et traditionnelle.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

quelques réalisations emblématiques

Séquoia et Mélèzes

Voilà deux ensembles qui se déploient en long, contrairement à d'autres comme le Sirius, les Hauts-Forts ou le Saskia,...) qui s'élèvent en hauteur sur plusieurs étages. Les Mélèzes 1 et 2 offrent typiquement l'exemple de bâtiments adossés au relief (éperon rocheux), tout en permettant d'abriter les cellules des vents du nord et de privilégier une exposition ensoleillée. Le bâti court sur un plan légèrement incliné qui suit le relief et qui permet une succession de décrochements au fur et à mesure de la pente. Ces décrochements ont été parfaitement exploités pour concevoir des logements sur différents niveaux, séparant les espaces de nuit des espaces de jour par seulement quelques marches. Cette conception en demi-niveau dans le sens longitudinal offre aussi l'impression de volumes plus généreux, de ruptures d'espaces et de volumétries plus complexes et travaillées que la simple pièce rectangulaire. Chaque cellule est largement pourvue de baies et balcons décalés pour profiter d'un maximum d'ensoleillement. Les coursives internes qui desservent les appartements (duplex, triplex ou studios, selon les niveaux) courent elles aussi sur le plan longitudinal, rythmées par quelques marches.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

quelques réalisations emblématiques

Les Hauts-Forts

Le bâtiment est surtout intéressant par les circulations publiques verticales et horizontales qu'il abrite. En fait, c'est un abrupt de 30 mètres de haut qui fait l'assise d'un bâtiment d'une soixantaine d'appartements, conçu à flanc de montagne sur 9 niveaux. Le bâtiment assure surtout la liaison entre bas et haut de la station grâce à un ascenseur public aux larges baies vitrées ouvertes vers les pistes des Hauts-Forts et de Chavanette. L'ascenseur débouche sur une coursive publique qui suit l'hôtel construit en 1967 et transformé en appartements au début des années 2000. Le cheminement est tout en courbes avec un aménagement en bois très original. Cette circulation verticale (ascenseur) complétée par une circulation horizontale (coursive) assure la liaison depuis l'arrivée du téléphérique jusqu'à l'hôtel des Dromonts, à l'origine centre de la station. La complémentarité entre ascenseur "montant" et coursive "longeant" se retrouve dans d'autres immeubles comme notamment Le Snow et Multivacances (Hermine Blanche).





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

quelques réalisations emblématiques

L'Arketa

Voici le cas d'un chalet individuel pour lequel Jacques Labro admet avoir bénéficié d'une totale liberté de création. Construit dans les années 80, le chalet présente la particularité d'être à moitié enfoui dans la forêt et dans la neige, ce qui noie totalement l'impression de hauteur pourtant composée de cinq niveaux. On y pénètre par l'arrière depuis la Promenade des Ardoisières d'où l'on ne découvre que la partie supérieure de la construction. A l'intérieur, la distribution verticale des espaces est agrémentée par une déclinaison en niveaux et demi-niveaux. L'espace est ouvert et de plus en plus ensoleillé au fur et à mesure que l'on gravit les étages jusqu'à la grande pièce à vivre, l'appartement des parents et jusqu'au bureau, perché tout en haut comme un véritable observatoire. "C'est un cheminement initiatique, un itinéraire vers la lumière et la vue...", résume l'architecte. L'utilisation du bois en poutres et en envolées d'escaliers qui répondent aux voiles de béton des murs porteurs, assure également un sentiment d'espace et de chaleur.





AVORIAZ, DE L'ALPAGE À LA STATION

quelques réalisations emblématiques

Le Sosna

Voilà un bâtiment d'une grande complexité puisque composé de plusieurs sous-ensembles qui s'articulent dans le plan longitudinal. "C'était un immeuble difficile à dessiner avec des circulations complètement intérieures et d'importantes différences de niveaux. On y a dessiné des duplex bien sûr exposés à l'Ouest et au Sud mais qui permettent aussi d'aménager des chambres ouvertes à l'arrière du bâtiment, au Nord. C'est un immeuble très long et avec plusieurs corps de bâtiment, une façade arrière formidable où l'ombre et la lumière jouent sur les porte-à-faux, sur les échauguettes du haut, des retraits dans les étages du bas pour des surfaces plus petites. A l'arrière, les voiles de béton percés de hublots des murs supportant le bâtiment offrent une alternative aux pilotis de la façade" (JL). En montagne plus qu'ailleurs, les immeubles ont un endroit et un envers, postulat de départ pour tirer le meilleur d'un logement, pour rechercher les vues et privilégier l'ensoleillement. Les balcons sont bien sûr tournés vers le sud, mais s'adaptent à des implantations différentes : les rayons du soleil venant du levant et allant vers le couchant se conjuguent avec les vues allant de la montagne à la vallée, offrant diverses variations... Pour bien appréhender toute cette complexité, il convient de faire le tour du bâtiment et de ne pas sous-estimer l'arrière de l'ensemble, particulièrement significatif sur la qualité des colorations des tavaillons.





CONCLUSION

Une architecture intuitive et singulière

L'une des grandes réussites d'Avoriaz est d'avoir bénéficié de la même signature architecturale de l'origine à nos jours. Si Jean-Jacques Orzoni s'est retiré depuis quelques années, Jacques Labro qui a donné "le ton" de l'architecture de la station demeure toujours le référent. Depuis quelques années, il a aussi transmis "l'esprit d'Avoriaz" à Simon Cloutier, jeune architecte aujourd'hui installé dans la station. Cette filiation permettra sans aucun doute de poursuivre son évolution (à l'heure où l'on parle d'une possible extension grâce à une Unité Touristique Nouvelle) sans en dénaturer l'idée originelle.

A-t-il transmis son style ? "Il n'y a pas un style mais l'architecture est inhérente à chaque paysage, à chaque contexte et celle d'Avoriaz n'est pas transposable... Le style n'a pas d'explication rationnelle, il est une façon de concevoir. La nature des projets, comme l'époque à laquelle ils sont réalisés peuvent influencer sur le style, même s'ils n'en changent pas l'essentiel..."

Mais Jacques Labro revendique une parenté avec l'architecture organique comme celle de Franck Lloyd Wright, d'Alvar Aalto ou de Hans Sharoun, l'architecte de l'Opéra de Berlin, qui s'oppose à l'architecture "fonctionnaliste" prônée par l'école du Bauhaus : Flaine et Avoriaz en sont les parfaits exemples, des interprétations diamétralement différentes de l'environnement, celles de Jacques Labro et de Marcel Breuer...





CONCLUSION

A Avoriaz, Jacques Labro s'est imprégné du lieu pour le restituer à sa manière en investissant la montagne avec un bâti fondu dans l'ensemble : une restitution toute intuitive et pleine d'humilité qui fonctionne parfaitement en s'enrichissant de transformations successives. " Difficile de percevoir l'intégralité de toutes les ambiances qu'Avoriaz peut offrir : le ressenti et l'émotion peuvent alors varier d'un moment à l'autre et procurer des émotions diverses. C'est un sentiment très prégnant mais difficile à définir, à analyser car on est dans l'émotionnel : selon l'heure, l'ensoleillement, la saison, l'ambiance est différente, chaque fois renouvelée, offrant de multiples occasions de nouvelles découvertes..."

Jacques Labro a reçu le Prix de Rome en 1961 et l'Équerre d'Argent en 1968 pour sa première réalisation à Avoriaz, l'hôtel des Dromonts. Sa carrière est émaillée des plus grandes reconnaissances de la profession : Prix de l'Académie des Beaux Arts en 1981, Médaille d'Argent de l'Académie d'Architecture en 1984 pour l'ensemble de son œuvre, Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres en 1985, Jacques Labro est entré en 2002 dans le cercle très fermé de l'Académie d'Architecture, un "Conseil des Sages" fondé en 1840 et présidé par Aymeric Zublena, alors architecte entre autres du Grand Stade de France...





SOURCES BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

- Habiter la montagne (L'Alpe n° 28-Glénat)
- L'esprit des lieux (Pierre Préau – La Fontaine de Siloé)
- Megève – 1925/1950 Architectures Henry Jacques Le Même – Institut français d'architecture (édition Norma)
- Montagnes, Territoires d'invention – Jean-François Lyon-Caen
- Morzine au fil des siècles (Cyriel Souvy- Editions Jean Vuarnet)

Remerciements à

Claude Marullaz (architecte),
Jacques Labro (architecte),
Simon Cloutier (architecte),
Bernadette Marullaz (Guide du Patrimoine des Pays de Savoie),
André Chauplannaz (pour ses cartes postales anciennes),
François Passaquin maire de Morzine-Avoriaz
et le service urbanisme de la commune



Conception et réalisation

Textes

Chantal Bourreau

Lecture critique

Arnaud Dutheil

CAUE

Geneviève Guenin

CAUE

Photos

Chantal Bourreau

Conception graphique

Atelier Minhtran, Annecy

Imprimerie

Couleurs Montagne

73190 Saint-Baldoph

Partenaires

Conseil Général de la Haute-Savoie

Europe

INTERREG III A France-Italie

et Région Autonome Vallée d'Aoste

Edition

CAUE de Haute-Savoie

6 rue des Alouettes

BP 339

74008 Annecy Cedex



avoriaz^{morzine}

architectures d'une station



9 782910 618216

Juin 2007

ISBN : 978- 2-910618-21-6